

Jean Claude LAMBERT

CODEx SANCTUS

Sommaire

Le songe d'Aaron.....	6
Château de Wewelsburg	13
Les rescapés de Wewelsburg.	25
Nathanaël Bach.	29
Gunther Bormann.	33
Mission de Xiao-Chen en Iran :.....	43
Les origines de Nathanaël Bach.....	54
Atoosa :.....	64
Le Rêve de Nathanaël :.....	96
La Compagnie Génome Space.....	111
L'origine de Atoosa Keysar	119
Alban Rosenberg :	122
Genève :.....	130
La mort de Gunther Bormann :	134
L'alerte.....	137

Gstaad :.....	143
Hans Adolf Hatami.....	153
L'origine d'Hans Adolf Hatami.....	157
L'attentat contre Alban Rosenberg :	161
Gstaad :.....	165
Nathan et Atoosa à Rome	187
Rome.	193
Le Premier Cercle.	197
L'attentat.....	202
Alban Rosenberg	210
Lucien Schiffer	216
Aaron Cohen.....	229
Le centre Nanobio.	248
Oracle 1 ^{er} :.....	264
Le Vatican :	270
Hambourg.....	286
Jardin Botanique de Hambourg.....	288
Le vol des cohortes.....	292
Shémy Sparkos	296
Hans Adolf Hatami.....	300
Les projets de Sparkos.....	305
Cellule de Crise Interpol :	308
Massacres en série	319

L'algorithme :.....	321
Paul Young.....	324
Le secret des drones.....	328
Le premier cercle :.....	330
Réunion au sommet	335
Le détroit d'Ormuz.	340
L'Antre du maître :	346
La contre-attaque :.....	354
La colère de Sparkos.....	360
La fin de Sparkos.....	362
Révélation.	372

Jean

*Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés.
Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses
amis.*

Le songe d'Aaron.

Atlanta : 4 mai 1990

Ceci est le texte intégral de ce que l'enfant nommé Aaron Cohen raconta à Xiao Chen au cours des rêves récurrents qu'il fit pendant des années.

Ce jour-là, comme souvent, je jouais seul dans ma chambre, j'aimais particulièrement ces moments d'abandon pendant lesquels je pouvais m'extraire de ce monde que je trouvais effrayant, ne plus voir et entendre les propos incompréhensibles des adultes qui m'entouraient, c'était aussi un temps pour rêver et inventer des jeux.

J'avais besoin de ces instants de solitude, m'immerger dans les histoires que je mettais en scène avec mes personnages, une armée de petits soldats de plomb que mon père, fervent admirateur de Napoléon, m'avait offert pour Noël.

Ils avaient tous d'étranges costumes désuets, d'une autre époque, mais je les aimais.

Ma mère disait que je tenais d'elle, ce besoin et cette faculté, de se sortir du monde réel dans lequel nous vivons, pour entrer dans l'univers des rêves,

tous les enfants font ainsi, ils ne sont pas encore prêts à comprendre l'univers des adultes.

Elle affirmait que seuls les enfants et les musiciens possèdent cette faculté, mais sans doute que les artistes, les peintres, les écrivains aussi.

Quand ma mère jouait au piano, je l'observais attentivement, ses yeux, qui d'habitude se posaient sur moi régulièrement ne me voyaient plus, je sentais que son esprit était loin, égaré dans des contrées inconnues ou je n'existais pas, alors, je haïssais ces hommes, ceux qui avaient composé ces mélodies, car ils avaient le pouvoir de l'emmener un instant loin de mon cœur.

Je venais d'achever avec des briques en plastique alvéolées la construction d'un château et je m'apprêtais à disposer en rangs serrés mes petits soldats vêtus de leurs armures.

Alors seulement j'allais pouvoir commencer mes jeux, je n'étais jamais acteur, mais je devenais un grand ordonnateur de leurs destins, je m'arrogeais le droit de vie et de mort sur mes soldats de plomb.

C'est à cet instant que j'entendis un bruit étrange venant du rez-de-chaussée. Ce son m'avait paru anormal car je n'arrivais pas à l'identifier.

Il avait distrait un court instant mon attention, sa vibration d'une fréquence particulière, avait soudain inexplicablement empli mon cœur d'angoisse. J'en avais oublié mes soldats qui attendaient l'arme au poing.

Il fallait que je sache quelle était l'origine de ce bruit inhabituel, j'avais besoin de savoir.

J'ai laissé là mon jeu.

J'ai ouvert la porte de ma chambre et me suis glissé dans le couloir, à pas feutré, j'ai pensé alors, comme pour me rassurer, que le bruit venait peut-être de la cuisine ou ma mère faisait du ménage, ou de mon père qui travaillait dans le garage, mais j'avais besoin de savoir pour calmer mon inquiétude.

Devant moi, au bout du couloir, se trouvait l'escalier de bois qui descendait jusqu'au hall d'entrée de la maison, car ma chambre était à l'étage.

Je n'entendais plus rien, mais le silence qui régnait dans la bâtisse ne me rassura pas, il amplifia mes craintes.

Quand mes parents étaient présents il y avait toujours du bruit, en général mon père et ma mère se chamaillaient, souvent pour des futilités que je

ne comprenais pas, ou bien mon père coupait du bois dans le garage avec sa scie électrique.

J'ai franchi la quinzaine de marches en bois silencieusement, Je n'avais pas eu le temps de chausser mes pantoufles, je marchais rarement pieds nus, j'ai trouvé le contact du bois chaud agréable.

Une fois au rez-de-chaussée, dans l'entrée je pouvais voir à ma droite, ouverte, la porte vitrée qui donnait accès à la cuisine dans laquelle devait se trouver sa mère, mais n'entendant aucun bruit, j'en avais conclu qu'elle devait être ailleurs, sur ma gauche se trouvait le salon qui était désert, sous l'escalier il y avait une soupente dans laquelle j'aimais me cacher quand nous jouions avec mon père, et à côté une porte qui donnait accès au garage.

Avant d'aller plus loin, j'ai décidé d'aller voir dans la cuisine, il fallait que je commence mes recherches par là, il fallait que je voie d'abord ma mère.

Je sais ce qu'elle allait me dire en m'embrassant : Aaron, que fais-tu là, va jouer, tu n'es encore qu'un petit enfant de six ans.

J'ai contourné la table basse sur laquelle était posé le journal d'Atlanta, je savais lire depuis longtemps

déjà, j'ai toujours été en avance sur les autres enfants, sans doute pour me prouver que j'étais différent, je me souviens de la date du quotidien, nous étions le 4 mai 1990.

C'est à cet instant que j'ai entendu mon père crier dans le garage, un cri étrange suivi de plusieurs bruits étranges, comme si on ouvrait plusieurs bouteilles de champagne, oui, c'était cela mon père ouvrait des bouteilles de champagne, mais pourquoi avait-il crié.

J'ai poursuivi mon avancée vers la cuisine pour retrouver ma mère, elle était là, allongée sur le sol, elle tenait dans sa main droite une petite poêle, celle dont elle se servait pour faire des crêpes.

Elle était immobile, les bras écartés, ses longs cheveux épars sur le sol, ses yeux étaient clos, comme dans un sommeil.

J'ai remarqué qu'elle avait deux trous rouges sur son chemisier blanc qui saignaient un peu.

Elle semblait dormir, mais j'ai compris que ce n'était pas cela, je savais qu'elle était morte, j'ai pensé, est-ce cela la mort, un grand sommeil dont on ne se réveille jamais ?

La peur m'avait tout à coup serré le cœur, la respiration me manquait et j'avais entendu que mon père dans le garage avait crié, lui aussi devait

être mort, désormais j'étais seul, j'ai compris que si je ne voulais pas subir le même sort il fallait que je me cache, j'ai fait demi-tour et j'ai ouvert la porte de la soupente, j'ai refermé derrière moi, très doucement comme à mon habitude pour pas que mon père m'entende comme quand je jouais à cache-cache avec lui, mais j'ai senti que cette fois tout était différent, je me suis blotti au plus profond du débarras, sous la deuxième marche de l'escalier de bois, mon souffle était court, dans cet espace clos je manquais d'air, j'ai caché mon visage au creux de mes genoux.

J'ai entendu des pas lourds remonter en hâte l'escalier qui venait du garage, ce n'était pas le pas de mon père, son pas était nerveux, rapide, il courrait, la porte d'accès au garage venait d'être ouverte, l'homme devait écouter. Puis il posa ses pieds sur les marches qui montaient à l'étage, vers ma chambre, j'ai senti la planche de bois fléchir sous son poids et m'écraser le dos, mais je n'ai rien dit, l'homme allait me chercher à l'étage pour me tuer moi aussi, comme maman et papa.

J'ai entendu le parquet du couloir craquer sous les pas de l'homme, il parcourait les pièces du premier étage, puis il était redescendu calmement, sûr de lui, il s'était à nouveau arrêté dans le hall, pour

téléphoner, il parlait, je n'ai pas compris ce qu'il disait, il a dit un nom, quand il s'est présenté à l'homme à qui il parlait, j'entendais son souffle court, puis soudain il a ouvert la porte du réduit où je m'étais caché, il a dit en soupirant :

- Ce n'est donc pas toi Aaron qui possède ce codex que mon maître cherche depuis si longtemps, mais tu dois mourir quand même.

J'avais mon visage caché entre mes genoux, comme si cela pouvait constituer un rempart, je n'ai pas voulu voir le canon de son arme se pointer sur moi et cracher le feu, c'est comme cela que je vais mourir Xiao Chen, si tu ne me sauves pas. Fais attention à toi mon frère, il vous cherche tous pour vous tuer.

Château de Wewelsburg

Westphalie (2 avril 1945)

Pour bien comprendre la suite de ce roman, il est important de revenir sur une période terrible de l'histoire de notre humanité, la guerre de 1939 que menèrent les nazis et leurs alliés contre le reste du monde.

Il faut se souvenir que des hommes, des prisonniers de toutes races et confessions, ont servi de cobayes à des médecins fous et furent victimes de la Shoah.

Elias Cohen comme beaucoup de Juifs avait été déporté à Auswitch.

Quelques années plus tard, il fut transféré, sans motif et sans explication, à Wewelsburg pour y subir un traitement médical.

Il s'allongea sur sa paillasse, une housse en toile de jute grossière, bourrée de paille qui sentait le moisi.

Ils n'étaient que quatre hommes dans cette cave éclairée par une lucarne sans vitre qui servait de cellule.

Son voisin de couchage était un chinois qui se nommait Mao Chen.

Ses deux autres compagnons dormaient déjà, assommés par les injections qu'ils recevaient régulièrement chaque jour.

Chacun d'entre eux réagissait au traitement de manière différente, en fonction de leur constitution, mais tous étaient encore robustes.

Ils n'étaient plus que quatre à avoir survécu.

Le docteur Bauer avait procédé à une dernière piqure dans l'après-midi.

Le liquide épais qu'il avait injecté ne voulait pas se dissoudre, Elias sentait une boule dure sous la peau de son ventre qui le faisait horriblement souffrir, une intense fatigue gagnait ses jambes et provoquait un début de paralysie, il ne pouvait plus tenir debout.

Pour lutter, il avait vainement tenté de marcher, mais la douleur et la fatigue était trop forte, soudain terrassé, il s'était laissé choir sur sa paillasse, il ferma les paupières pour tenter de dormir et oublier sa douleur.

Le Docteur Bauer ne disait rien sur la nature des traitements qu'il administrait.

Elias repensa à tous ceux qui au début de leur détention étaient avec eux. Ils étaient neuf juifs et un chinois nommé Mao Chen.

Depuis, beaucoup d'entre eux étaient morts.

Seuls Mao-Chen, Shana, James et lui avaient survécu, mais combien de temps allaient-ils pouvoir tenir.

Ils subissaient les mêmes traitements, Elias se souvenait encore des cris de douleur de ses compagnons, leurs souffrances avaient duré des jours et des nuits, allongés sur leurs couches, agonisants, sans soin.

Elias se consolait en se répétant que s'il était resté au camp d'Auschwitz il serait déjà mort, sans doute depuis longtemps.

Ici, malgré la souffrance endurée, il glanait entre quelques heures de vie, des bribes d'espoir. Il rêvait qu'un jour, peut-être proche, ce cauchemar pourrait cesser, il pourrait retrouver sa liberté et sa vie d'avant, son atelier de tailleur, ses tissus, dans lesquels il taillait des vestes, des pantalons.

Ils ne savaient plus depuis combien de temps il était ici, des semaines, des mois, le temps semblait s'être comme arrêté, une sorte d'éternité infernale.

Comme ses compagnons ils avaient été, un matin, extraits du camp où ils étaient retenus prisonniers. On ne leur avait donné aucun motif, ils n'étaient plus des êtres humains mais des matricules, une

suite de numéros qu'on avait gravés sur leurs avant-bras.

Pourquoi avaient-ils été choisis, le hasard sans doute.

Pour l'instant, Chen, Shana, James et lui semblaient être les seuls survivants des expériences du Docteur Bauer.

Elias ne savait rien des autres, ils leur étaient interdits de se parler, la seule chose qu'ils avaient en commun était le silence et la souffrance.

Il ferma les paupières et se dit que la nuit allait être longue, peut-être la mort allait l'emporter.

À plusieurs reprises certains d'entre eux avaient pensé à se suicider plutôt que de continuer à subir les tortures de ce médecin, mais ils étaient étroitement surveillés et ils n'avaient pas de draps avec lesquels ils auraient pu se pendre à une poutre, pour en finir et faire cesser leurs supplices.

Elias avait toujours gardé un espoir, il avait tenté de communiquer cette espérance aux autres, il répétait sans cesse à voix basse, comme pour se convaincre :

- Après nous avoir sauvés du camp de la mort, Dieu ne peut pas nous abandonner ainsi.

Il pensait souvent à sa femme, Léna qui l'attendait dans le petit village de Saint Léonard, en France, ou il avait sa boutique.

Il n'avait aucune nouvelle d'elle, peut-être était-elle morte, ou avait-elle trouvé un autre homme, heureusement ils n'avaient pas eu d'enfants.

Son voisin de lit, Mao Chen se retourna sur sa couche en gémissant, lui venait de bien plus loin, il avait quitté la Chine, pour trouver une vie meilleure en Europe, il lui avait raconté son long voyage, il voulait échapper à la misère, le pauvre aurait mieux fait de rester là-bas.

Ils dormaient depuis plusieurs heures d'un sommeil agité par de mauvais songes, provoqués par les produits que Bauer leur avait injectés, quand une violente explosion avait retenti, ébranlant les murs et secouant leurs litières.

Des gros morceaux de plâtre et de brique s'étaient détachés des plafonds du sous-sol ou ils étaient enfermés.

Une poussière blanche stagnait maintenant dans la pièce seulement éclairée par la lune glissaient ses rayons blafards par la petite lucarne aux vitres brisées.

Tous s'étaient assis sur leur couche, en quelques secondes, tous furent soudain parfaitement

éveillés, haletants, ils attendaient la suite, elle arriva très vite.

Une deuxième explosion suivie très vite d'une troisième, encore plus violente. Cette fois l'onde choc ébranla même les cloisons. Tous se traînèrent dans un angle de la pièce, pensant que les épais murs de pierres du sous-sol pouvaient leur offrir une protection dans les cas où un effondrement du plancher se produirait.

Ils s'aperçurent que le souffle de la dernière explosion avait ébranlé et brisé la serrure en acier qui fermait la porte de leur cellule.

Le battant était entre-ouvert.

Elias Cohen s'était précipité pour pousser l'ouvrant.

Il se tourna vers les autres prisonniers paralysés par les explosions qui se poursuivaient maintenant à un rythme presque régulier.

- Profitons-en pour nous tirer murmura Elias.

- Tu crois que l'on peut murmura Mao plus craintif et mesuré dans ses espérances.

- Venez filons, qu'est-ce qu'on risque, ici on sait comment nous allons finir ?

Ils avaient franchi les uns derrière les autres, la porte de la cellule et gagné un couloir.

Ils avancèrent à tâtons dans un corridor sans lumière, longeant les murs, s'orientant presque au hasard.

Les explosions continuaient à ébranler le bâtiment.

Ils passèrent à pas mesurés, devant la porte du laboratoire dans lequel le docteur Bauer pratiquait ses recherches et préparait les potions diaboliques qu'il injectait aux prisonniers.

Une faible lampe éclairait encore la pièce déserte, le médecin avait dû fuir.

Mao avait remarqué que l'homme notait sur un calepin recouvert de cuir noir les réactions et les résultats des piqûres qu'il pratiquait sur les prisonniers.

Le calepin noir était là, posé sur une table en acier laqué blanc, Mao s'en saisit et le glissa dans la poche de vareuse, sans trop savoir ce qu'il pourrait en faire.

Dehors les explosions continuaient, un bombardement sans doute.

Peut-être un espoir de libération.

Il semblait que tous les militaires Allemands avaient quitté les lieux, le couloir qu'ils parcouraient était désert, ils débouchèrent directement dans une cour intérieure.

Quand tous furent dehors, à l'air libre, ils s'aperçurent qu'une des ailes du château était en flamme et partiellement détruites, seule la tour principale était encore intacte.

L'air frais de la nuit leur sauta à la gorge, Elias pensa qu'après avoir ressenti ce souffle de liberté, il gonfla sa poitrine, il pouvait mourir à l'instant, ce n'était pas grave.

Dans la cour, près de la porte qu'ils venaient de franchir, ils découvrirent, allongé sur le sol, le corps du docteur Bauer.

Il gisait le crâne fracassé sans doute par un éclat d'obus ou de bombe.

Ils apprirent plus tard par les Américains qu'une armada de bombardier avait survolé Wewelsburg, ils avaient pour mission de raser la ville de Dresde, nous étions le 2 avril 1945, au passage sans doute, quelques bombes avaient été larguées sur le château, qui était connu comme la demeure officielle de Himmler.

Il semblait que la mort avait frappé le médecin alors qu'il tentait de s'enfuir, il était encore vêtu de sa blouse blanche et tenait dans sa main droite un livre recouvert d'un vieux cuir clair et luisant.

L'Anglais James le lui arracha avec peine en écartant ses doigts déjà raidis par la mort et il glissa l'ouvrage dans la poche de sa vareuse.

Mao Chen lui donna un coup de pied dans les côtes pour s'assurer qu'il était bien mort.

Elias Cohen marmonna :

- Il n'y a plus personne ici, peut-être est-ce la fin de cette maudite guerre, venez filons.

Les bombes continuaient à tomber en s'éloignant de la forteresse maudite.

Ils avaient couru tous les quatre en s'aidant, les plus vaillants soutenant les plus faibles, sur une route déserte.

Ils avaient parcouru plusieurs kilomètres, il fallait s'éloigner au plus vite du château, l'estomac noué par la peur d'être repris.

Ils marchaient, parfois, ils courraient, quand ils en avaient la force.

Puis soudain, ils furent comme assommés par la fatigue, surgissaient les conséquences des privations et des souffrances endurées.

Ils avaient épuisé le peu d'énergie qu'il leur restait, il se sentait vidés par l'effort qu'ils venaient de fournir.

Terrassés, titubants, ils s'étaient réfugiés dans une grange abandonnée, respirant l'odeur du foin sec, qui avait comme un goût de liberté.

Ils s'étaient endormis, sans prendre conscience qu'ils vivaient les dernières heures de leur calvaire.

Une colonne de militaires américains les découvrit le matin suivant.

Le château de Wewelsburg dans lequel ils étaient détenus depuis deux ans, avait été partiellement détruit par les bombes de l'aviation américaine.

Pendant deux années ces juifs avaient été extraits des camps de la mort pour subir les expériences du docteur Bauer.

Le château de Wewelsburg était la demeure d'Heinrich Himmler, maître absolu des SS.

L'homme était fasciné par le Graal et ce qu'il aurait pu lui apporter, la puissance, la vie éternelle, donner sa toute-puissance à la race Aryenne, la seule race pure comme aimait le proclamer le Führer comme pour s'en convaincre.

Himmler avait investi de gros moyens financiers dans cette quête qu'il avait menée dans l'empire germanique du Troisième Reich, en France, en

Afrique du Nord et même dans le désert de Karakoum au Turkménistan.

Himmler s'était laissé convaincre par un certain Martin Bormann, ensemble ils partageaient ces leurs vains espoirs.

Il était nécessaire de redonner à la race aryenne une supériorité physique et intellectuelle en la rendant immortelle et invincible.

Martin Bormann détenait un vieux grimoire qu'il avait acquis, auprès d'un conservateur véreux du Vatican, pour une somme exorbitante, ce mémoire contenait des formules étranges, un mélange de produits chimiques et d'extraits de plantes qui devaient purifier certaines parties du corps humain et apporter invincibilité et immortalité.

Bormann avait confié à son ami le Docteur Bauer le soin d'expérimenter ces formules sur des juifs prisonniers voués à la mort.

Pour cela ils avaient extrait de plusieurs camps quelques hommes, ceux qui semblaient résister le mieux à leur incarcération et au régime des camps d'extermination.

Le Docteur Bauer avait affirmé à Himmler qu'il pouvait percer les secrets de fabrication d'une mixture qui permettrait au corps humain de

régénérer la totalité de ses cellules tous les cinq ans pouvant ainsi prolonger la vie bien au-delà des limites actuelles, mais il lui fallait auparavant expérimenter ses mélanges, ses breuvages sur des êtres humains en bonne santé.

Les Juifs détenus représentaient un échantillonnage parfait, le Führer avait autorisé le Docteur Mengele à procéder à des expériences sur des êtres humains, Himmler avait donné à Bauer les moyens d'en faire autant.

Himmler rêvait de l'instant où il annoncerait à son maître Adolf Hitler qu'il détenait les secrets de l'immortalité.

L'avancée rapide des troupes américaines et russes sur le territoire Allemand avait ruiné ses espérances.

Les rescapés de Wewelsburg.

Elias Cohen fut rapatrié en France.

Il retrouva sa tendre épouse dans le petit village de st Léonard. Ensemble ils décidèrent de quitter la France, s'expatrier aux États-Unis.

Les persécutions que les juifs avaient subies en Europe, avec souvent la complicité des populations civiles, les avaient convaincus, qu'il fallait à tout prix fuir ce vieux continent ou des relents d'antisémitisme allaient flotter encore longtemps.

Peut-être dans le nouveau monde les choses allaient être différentes.

Ils s'installèrent à Atlanta, en 1945 Elias Cohen ouvrit une boutique de vêtement dans le meilleur quartier des affaires

Elias Cohen mourut de vieillesse en 1980.

Il eut un seul fils qu'il appela Ethan qui prit la suite de l'affaire de son père.

Ethan eut un fils, Aaron Cohen qui naquit le 4 mars 1984.

Mao Chen préféra regagner la Chine.

Il avait compris qu'il valait mieux vivre chichement entouré des siens que chercher une hypothétique fortune et frôler la mort chaque jour au milieu d'étrangers.

Dans ce qui avait été l'Empire du Milieu, on parlait déjà d'un homme qui allait transformer le pays, une révolution se préparait, un certain Mao-Tse-Toung devenait, jour après jour, l'idole d'un peuple qui avait soif de renouveau et tirer un trait sur les dynasties des Qing qui affamait le peuple. Lors d'une escale qu'il fit à Dakar, Mao Chen rencontra Sarah, elle avait dix-sept ans, son père et sa mère étaient morts, emporté par la malaria, elle errait seule dans les rues de la capitale du Sénégal, livrée à elle-même.

Son dénuement, sa beauté toucha son cœur, il l'emmena dans ce long voyage qui le ramenait vers Chengdu son village natal.

Revenu auprès des siens, Mao Chen épousa Sarah. Ils n'eurent qu'un seul fils, Lin, enfant unique comme la loi l'obligeait, le père de Xiao Chen qui naquit le 10 mars 1984 sous le signe du Rat.

Ashram Shana gagna l'État d'Israël, il fit partie des premiers juifs qui s'installèrent sur ce territoire.

Le 29 novembre 1947, l'Organisation des Nations Unies avait voté un Plan de partage de la Palestine, divisée entre un État juif et un État arabe tout en gardant Jérusalem sous administration internationale.

Le lendemain de ce vote, une guerre civile éclate entre les populations juives et arabes en Palestine tandis que les Britanniques organisaient leur retrait.

Les juifs, victimes de la Shoah voient dans l'État Hébreux cette Terre promise, un territoire sur lequel ils pourront vivre, une nation qu'il fallait préserver les armes à la main. Ashram Shana s'engagea dans l'Armée de Défense d'Israël nommée Tsahal. Il épousa une réfugiée Juive Roumaine, ils eurent ensemble un garçon qui quittera Israël à sa majorité pour s'installer en Roumanie par amour pour une jeune Roumaine qu'il rencontra dans un camp de travail.

La Roumanie devait subir, quelques années plus tard, une dictature effroyable, le fils de Shana et son épouse furent tués lors d'une manifestation, une tentative de révolution qui échoua.

Ils laissèrent un enfant, Zacharie, qui sera élevé dans un orphelinat.

Pour effacer toutes traces de leurs exactions l'administration Roumaine changea son nom de famille, dorénavant il s'appellerait Zacharie Dvorak. Lui aussi naquit le 10 mars 1984.

Henry James, son origine juive n'était pas certaine, rentra à Londres et reprit son métier de professeur d'Archéologie, comme enseignant à l'université d'Édimbourg.

Henry James se maria et eut un fils qui suivit la même voie que son père, l'Archéologie.

Son fils périra avec son épouse au cours d'une mission d'exploration dans le désert du Turkménistan, les conditions de leur décès sont restées inexplicables.

Ils laissèrent deux orphelins, des jumeaux, qui furent séparés lors de leurs adoptions, l'un d'eux aura pour nom celui de ses parents adoptifs Maxime de Saint Hilaire, son frère jumeau qu'il retrouva par hasard à l'âge adulte s'appelle Arnold Kruger.

Nathanaël Bach.

15 juin 2018

Proverbe de Salomon (Écrit il y a 3 000 ans)

*Mon fils si tu reçois ces paroles
Garde en toi mes préceptes
Que la bonté et la fidélité ne t'abandonnent pas
Lie-les à ton cou, écris-les sur la table de ton cœur
Car les insensés ont la honte en partage.*

Nathanaël écarta d'un geste de la main les tentures de soie grise qui masquaient partiellement les fenêtres de sa chambre.

L'ameublement de la pièce qu'il occupait dans le bâtiment annexe du Consulat Français de Téhéran avait été choisi avec goût.

Emma Berger, l'épouse de l'ambassadeur, avec qui il avait soupé la veille, avait, il y a quelques années déjà, repensé la décoration des chambres du consulat en s'inspirant largement de l'art Iranien et Indien.

Le mobilier, les tapis, les tentures et les tableaux avaient été chinés par Madame l'ambassadrice. Le résultat était plutôt réussi.

Plusieurs siècles avant notre ère, la Perse et l'Inde faisaient partie d'une civilisation, Oxus, une culture pré-aryenne avec une langue commune très évoluée.

La splendeur de cet Orient avait disparu avec l'arrivée de l'Islam, stérilisant en quelques décennies toutes les valeurs culturelles acquises pendant des millénaires.

Nathanaël jeta un regard blasé sur la rue Nèauphle, au de-là du jardin qui longeait le bâtiment de l'ambassade.

L'agitation, la circulation des voitures et des camions étaient permanents dans cette grande artère de Téhéran.

Il y régnait nuit et jour un trafic incessant.

Les épaisses vitres blindées de la baie de l'ambassade transformaient le spectacle en un film muet.

Le Consulat Français où Nathanaël logeait depuis quelques jours était très confortable.

Nathanaël n'appartenait pas au corps diplomatique Français, mais on lui avait pourtant affecté un vaste appartement dans un bâtiment annexe. Il bénéficiait d'accords passés entre la France, la Suisse, et la Commission de Sécurité de l'Onu, plus particulièrement la Commission

Internationale de l'Énergie Atomique pour laquelle il intervenait officieusement et indirectement par le biais d'une officine discrète basée à Genève.

Il passa dans la salle de bains, alluma les spots qui encadraient le miroir et se regarda pour vérifier son aspect avant de sortir.

Il resta un long moment face à la glace à s'observer, en essayant d'être objectif, ses yeux noirs bridés lui donnaient un air énigmatique et séduisant qui plaisait aux femmes. Il avait un type asiatique peu prononcé pour un chinois, l'héritage de sa grand-mère Rachel, qu'il n'avait pas connu qui était d'origine Juive.

Il savait qu'il était plutôt beau garçon, ne laissant pas indifférentes les femmes qu'il côtoyait.

Toujours cette sensation quand il observait son image dans un miroir, comme une étrange impression, une gêne, celle de découvrir le visage d'un homme inconnu, celle que l'on ressent parfois en s'observant, qui amène une question sans réponse, qui sommes-nous vraiment ?

Qui se cache derrière cette apparence physique ? Est-ce qu'un jour, on finit par s'habituer à ce corps, cet attribut qui enferme notre âme.

Et, si cette face n'était qu'un masque, qui donne asile à un personnage, dont on a oublié les traits, réchappé d'une vie antérieure.

Il avait perçu ce sentiment étrange, très tôt, depuis son adolescence, au début, c'était juste bizarre, amusant presque.

Une fois adulte, il s'inquiéta de cette sensation, pourquoi l'âme et le corps dans lequel elle s'abrite ne se reconnaissent pas vraiment.

Quand il vivait aux États-Unis, sur les conseils d'une amie, il avait songé à faire une psychanalyse, pour savoir ce que cachait cet étrange sentiment, ce malaise qu'il ressentait chaque fois qu'il s'observait dans un miroir, puis il avait trouvé cette idée stupide et était passé à autre chose.

Il refit le point sur les circonstances et les raisons qui étaient à l'origine de son voyage en Iran, l'objet de la mission qui était la sienne.

Gunther Bormann.

New York 2 010

La sagesse est d'or, mais l'or n'apporte pas la sagesse.

Gunther Bormann attendait assis dans un fauteuil de cuir noir, les fesses posées sur le bord de la banquette. Il était mal à l'aise et inquiet.

Il porta son regard sur la pièce dans laquelle il attendait depuis déjà un long moment, il trouva la décoration sinistre, bien à l'image de son client qui habitait les lieux, lugubre, inquiétant, mais très riche.

Il avait rendez-vous avec l'homme qui finançait depuis quelques années déjà une grande partie des recherches de son laboratoire.

Il rencontrait régulièrement son mécène depuis deux ans, pour faire le point de ses recherches, chacune de ces rencontres le mettait mal à l'aise.

Son client avait un physique d'oiseau de proie, son regard était insoutenable et sa froideur n'engageait pas à faire preuve de sympathie ou d'humour à son égard.

Il payait sans discuter les sommes que Bormann lui facturait, l'argent ne semblait pas être un problème pour lui.

Bormann sursauta, l'homme, qui le faisait attendre depuis bientôt une heure, pénétra soudain dans la pièce sans faire le moindre bruit.

Grand, un visage pâle, émacié, un corps d'une maigreur qui rendait son apparence inhumaine, il traversa la pièce d'un pas souple dans un costume noir sans saluer Bormann.

Il alla s'installer derrière un grand bureau,

Un plateau noir, taillé dans un bois pétrifié parfaitement poli sur laquelle était incrusté un étrange symbole que Bormann connaissait bien pour l'avoir vu sur des photos de son Grand-père, un soleil noir, le même que celui qui ornait le sol du château de Wewelsburg, en Allemagne, la résidence favorite du Reichsfürher Heinrich Himmler, chef des SS, bras droit d'Adolf Hitler lors de la dernière guerre mondiale.

Une fois assis dans son fauteuil de cuir, l'homme porta un regard inexpressif sur son visiteur qui senti son sang comme se figer dans ses veines.

Il posa ses grandes mains osseuses à plat sur le bureau et se mit à triturer une énorme pierre

noire montée en bague qu'il portait sur son médium.

Ses yeux d'aigle, plantés au fond de leurs orbites se fixèrent sur Bormann qui crut y voir des lueurs rouges, mais il mit cela sur le compte du grand lustre qui pendait au plafond.

- Où en sommes-nous, Bormann avez-vous trouvé quelque chose dit-il d'une voix grave et caverneuse.

- Pas encore Monsieur, mais nous sommes en bonne voie.

- Vous avancez j'espère dans le bon sens ? Dit l'homme d'un ton ou perçait comme une pointe menace, avez-vous des éléments me prouvant que vous progressez dans vos recherches et que je ne vous paye pas pour rien.

- Monsieur, notre recherche, celle que vous nous avez confiée, porte pour l'instant sur les populations Américaines et Européennes, nous avançons rationnellement, nous avons déjà négocié et obtenus certains fichiers d'empreintes génétiques ce sont des documents confidentiels difficiles à se procurer.

Nous avons commencé par les États-Unis et l'Europe, nous contactons les organismes qui disposent d'archives facilement accessibles, les

hôpitaux, les cliniques, les laboratoires, les services pénitentiaires, la justice et l'immigration, nous nous chargeons de négocier l'acquisition de ces fichiers, ce n'est pas toujours facile, parallèlement nos spécialistes pratiquent des études comparatives, pour l'instant nous n'avons trouvé aucun cas similaire à celui de cet enfant.

- Ne prononcez jamais son nom, même ici, personne ne doit savoir.

- Devons nous poursuivre Monsieur ?

- Vous le devez, il faut que je retrouve ces hommes, ils constituent une menace pour moi, quelles sont les prochaines acquisitions prévues ?

- Nous avons un contact avec une personne de la CIA, il détient des fichiers qui comportent près de cinquante millions d'identités génétiques, il peut être mis à notre disposition immédiatement moyennant finance bien sûr.

- Combien ?

- Dix millions de Dollars Monsieur.

L'homme ne sourcilla même pas malgré l'énormité de la somme.

- Vous aurez demain le virement de cette somme, mais n'oubliez jamais ceci Bormann, je suis généreux avec ceux qui me servent, mais sans pitié pour ceux qui me trahissent.

- Je sais Monsieur, croyez bien que nous mettons tout en œuvre pour vous donner satisfaction et mener à terme votre quête.

Gunther Bormann se leva, il savait l'entretien terminé, il se retira avec soulagement.

En regagnant sa voiture, garée sur le parking du manoir, il se souvint de sa première rencontre avec cet homme.

Il existe encore à ce jour, aux États-Unis de très nombreuses sectes ou congrégations plus ou moins secrètes qui développent des thèses racistes en prenant comme modèle, celles des nazis Allemands, elles y ajoutent la suprématie de la race blanche et aussi la théorie du complot juif énoncé dans le protocole des Sages de Sion.

Il a pourtant été prouvé que ces documents étaient faux, une thèse inventée par des complotistes, pourtant cette théorie traverse le temps et perdure, elle revient, comme un virus mutant, dans l'actualité de manière récurrente.

Bormann n'avait jamais adhéré à tous ces chimères, il ne tenait pas à renouer avec des phantasmes qui avaient, par le passé, détruit sa nation et sa famille.

Ses parents avaient fui l'Allemagne pour oublier cette sinistre époque et son grand-père.

Après de solides études en biologie, il avait créé son propre laboratoire. Il était rapidement devenu leader dans la recherche des patrimoines génétiques subitement devenue une mode réservée aux gens aisés, une lubie consistant à tenté de se trouver des origines lointaines.

Son arrière-grand-père avait pour nom, Martin Bormann, il avait été un des hommes les plus influents du Troisième Reich aux côtés du Führer. Martin Bormann était mort en 1945, le reste de la famille, ceux qui avaient survécu, s'était discrètement installé aux États-Unis après la guerre, fuyant une Allemagne à l'agonie, ils avaient tout fait pour faire disparaître le passé peu reluisant de leur famille.

Mais il est des traces qui ne peuvent être effacées, surtout quand elles sont gravées dans le marbre de l'Histoire.

Un jour, un homme était venu le voir pour lui proposer une étrange affaire.

Sa mine sinistre assortie à son pardessus noir avait impressionné Bormann.

Il s'était présenté sous le nom de Monsieur Walter.

Gunther avait compris qu'il ne tenait pas à dévoiler sa véritable identité.